



« Nous avons agi sans attendre l'aval de quiconque »

C'est grâce à leur ténacité et à la solidarité des habitants de leur village d'Alle, des artisans, des sociétés et de toute une région que Sandra Vallat-Zwahlen, Isabelle Fleury et Teresa Crevoiserat ont réussi à emmener plus de 5 tonnes de matériel en Ukraine, et à sauver 42 personnes des bombardements - toutes installées le 9 mars dans la salle des fêtes d'Alle, et aujourd'hui placées dans des familles d'accueil ou dans des appartements. Récit.

Le Mag'. – Racontez-nous comment vous avez pris la décision d'agir, et comment.

Sandra Vallat-Zwahlen. – Tout s'est fait très vite. Quand les troupes russes sont entrées en Ukraine et ont commencé leurs bombardements le 24 février, j'ai été étonnée par l'attitude pleine de retenue de la Suisse. Les jours suivants, aucune position claire ne semblait se dessiner sur le plan politique. Il n'y avait pas d'élan concret. Je voyais cette puissance militaire dont l'un des objectifs était de massacrer tout un peuple sans raison, et nous, nous étions assis là en spectateurs. J'ai compris qu'il fallait réagir vite et par nos propres moyens, sans recevoir l'aval des autorités, ni de qui que ce soit. J'ai lancé un appel à tous mes contacts sur WhatsApp le 28 février, sans grande réaction excepté celle de ma petite-cousine Isabelle.

Isabelle Fleury. – J'ai tout de suite appelée Sandra, lui disant que j'étais prête à faire quelque chose. J'ai un grand-père ukrainien, j'ai visité le pays plusieurs fois. Quand la guerre a éclaté, j'ai reçu un message à 4h30 du matin : « La guerre a commencé. » (Silence) Avec Sandra, nous avons pris rendez-vous pour le lendemain. Elle m'a dit qu'elle avait une amie polonaise, qui parlait le russe et comprenait l'ukrainien, ce qui pouvait nous aider. Il se trouve que c'était Teresa,

nous nous connaissions déjà mais nous nous étions perdues de vue. Quel résultat après cette première rencontre en urgence ?

Sandra. – Notre objectif était d'agir le plus concrètement possible. Isabelle m'a montré des photos qu'elle avait reçues de personnes qu'elle connaissait dans le village de son grand-père, à 40km de Tchernihiv, dont certaines s'étaient mises à l'abri des bombes dans une cave. Là, je me suis dit : « On va les chercher. Et si nous avons de la place pour eux on en aura pour d'autres ». Dès notre décision prise, il était hors de question de faire marche arrière. Nous avons décidé d'activer nos réseaux, nos connaissances, nous avons trouvé un car pour nous rendre à la frontière ukrainienne par la Pologne. Nous avons pris la décision d'y aller toutes les trois. Nous avons réparti les tâches de chacune, dressé des listes, établi un budget. Il nous fallait 15'000 francs. Nous étions prêtes à assumer chacune 5000 frs. Puis, nous avons pensé que par un parrainage, nous pourrions être soutenues dans notre démarche, alors nous avons ouvert un compte et proposé un parrainage de 250 frs pour chaque personne ramenée en Suisse. Le même jour, soit jeudi 24 mars, la page Facebook a été créée.

Isabelle. – Dès le lendemain, les propositions de dons affluaient. Sur cette page Facebook nous avons aussi dressé une liste de tout ce qu'il nous fallait et que nous voulions stocker dans le hangar de la FLASA (ndlr. Filature de Laine peignée d'Ajoie SA), à Alle : produits de première nécessité, médicaments, jouets, sacs de couchage, matelas, chaussures, vêtements chauds, produits d'hygiène et de soins, et de la nourriture, aussi pour animaux. Dès le lendemain, nous avons été submergées. Fort heureusement beaucoup de monde est venu prêter main forte. André-Jean Six, directeur de la FLASA, nous a mis non seulement les locaux, mais aussi des chariots à disposition. Tout a été trié, étiqueté en français, en anglais et en ukrainien puis rangé

dans le car samedi après-midi. Nous avons pu charger cinq tonnes et demie de matériel à l'intérieur. Nous avons juste gardé un peu de place pour nous, le reste de l'espace à disposition était rempli jusqu'au plafond. Les paires de chaussures empilées dans les WC les rendaient inaccessibles !

Avez-vous fixé des conditions aux personnes que vous alliez transporter ? Avez-vous contacté la Confédération ?

Teresa Crevoiserat. — La condition no.1 était qu'elles soient en possession d'un passeport ukrainien valable et que les enfants soient accompagnés.

Sandra. — Avant de partir j'ai contacté, entre autres, le Département fédéral des Affaires étrangères (DFAE) pour savoir ce qui était en train de se mettre en place. Ils m'ont répondu qu'il n'y avait rien d'organisé pour le moment, que tout allait trop vite. Je les ai appelés non seulement pour obtenir des informations, mais également par crainte que, dans le cas où il se passerait quelque chose de grave, nous puissions compter sur leur aide. Je leur ai tout de même envoyé un mail avec l'identification des personnes qui étaient dans le car, le numéro d'immatriculation du véhicule ainsi que la date du jour de notre départ et par où nous allions passer. La Croix-Rouge, l'AJAM, Caritas ont également été informés de notre démarche, mais là non plus, nous n'avons pas pu obtenir de réponse, ni à nos questions ni à nos inquiétudes. Nous avançons trop d'avance. Alors c'était à nos risques et périls ! Seules les douanes étaient au clair et leurs informations précises.

Teresa. — En partant, la seule chose qu'on savait c'est qu'on allait passer par Cracovie, en Pologne. Après, c'était la page blanche. Avant de partir j'ai envoyé une trentaine de mails dans les cellules de crise polonaises. Pas de réponse. J'ai appelé des numéros d'information que j'ai trouvés sur internet, mais impossible d'établir un contact concret et fiable. Il fallait faire très attention : un peu partout, il y a des escrocs qui profitent de cette guerre. Pour finir j'ai trouvé un vrai

contact, un bénévole, fiable, à qui j'ai annoncé qu'on avait 55 places à disposition. La personne m'a dit qu'elle allait dresser une liste avec des noms. Juste avant de partir, mon contact me rappelle et me dit : « Tout le monde a refusé, parce qu'ils veulent rester près de leur pays. » Ils étaient persuadés que la guerre allait finir bientôt.

Sandra. — Il ne fallait aucune ambiguïté sur nos bonnes intentions car « à tous malheurs bonheur est bon » : des trafics se sont organisés au détriment des réfugiés. Finalement nous avons réussi à accueillir 42 personnes dans notre car.

Comment s'est passé le voyage de retour ?

Isabelle. — Dans le car c'était très calme. Nous avons roulé 26 heures en passant par le sud de la Pologne et ensuite l'Allemagne. Il y avait beaucoup d'enfants avec leur mère. Une maman avait cinq enfants et petits-enfants, dont un bébé de six mois. Tout le monde était complètement épuisé. Au début, quand le bus est parti, les femmes ont prié, puis le silence s'est installé.

Sandra. — En Pologne, le long de la frontière ukrainienne, nous étions seuls sur l'autoroute. Par la vitre, on voyait parfois d'interminables alignements de chars, et du matériel de guerre. Tout était comme désolé. Rien ne bougeait, comme si la vie s'était arrêtée. Un silence total. C'était angoissant. Dans le car, le silence était parfois interrompu par les petits sanglots des enfants. Ils avaient peur, ils étaient perdus, les mamans essayaient de les consoler, c'était bouleversant, je n'oublierai jamais ces instants.

Isabelle. — A un moment donné, en pleine nuit, deux enfants se sont réveillés. Ils ont échangé quelques mots, puis ils ont fredonné tout doucement l'hymne ukrainien. Nous étions tous à l'écoute, puis petit à petit tout le monde s'est mis à fredonner puis à chanter l'hymne à voix forte. Après quoi, les pleurs ont laissé place au silence pour le restant du trajet.

Propos recueillis par Pablo Davila



De g. à d.: Isabelle Fleury, Sandra Vallat-Zwahlen et Teresa Crevoiserat.